

SAMMY ENGRAMER

UN COUP DE DÉS
JAMAIS N'ABOLIRA
LE HASARD

Wave



LAURA DELAMONADE



JAMAIS

Galerie municipale du Rutebeuf, 16/18, allées Léon Gambetta, 92110 Clichy La Garenne

Exposition du vendredi 8 janvier au dimanche 21 février 2010

Commissaire d'exposition : Guillaume Lasserre

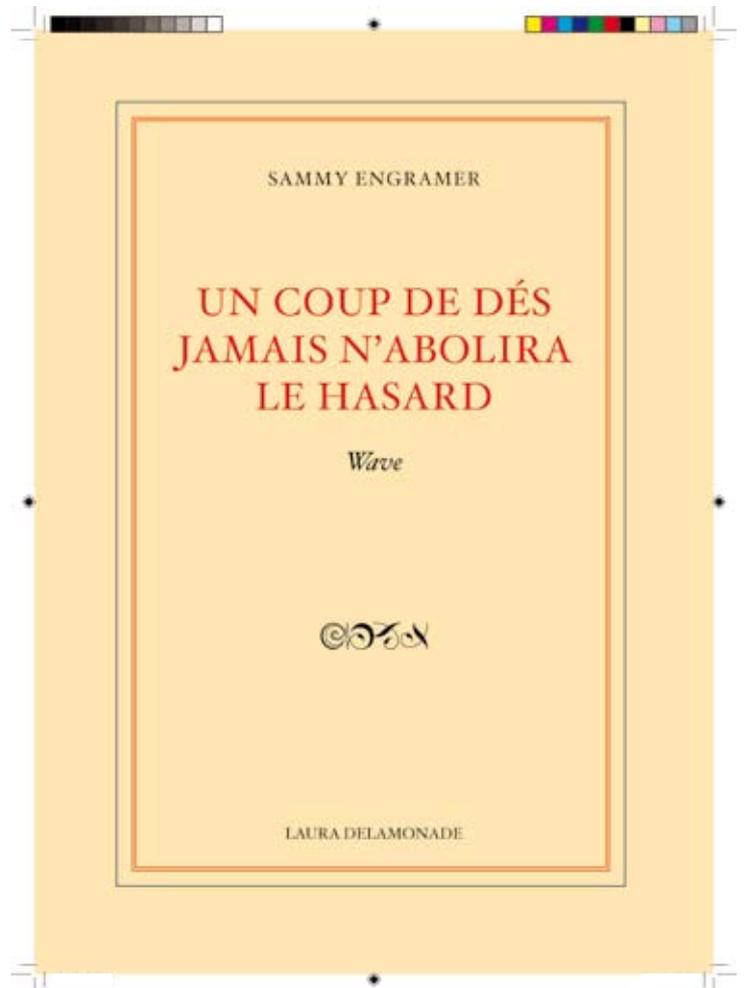
Onde Italique

L'exposition de Sammy Engramer « JAMAIS » propose une interprétation plastique du poème de Stéphane Mallarmé *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*. Elle ouvre un questionnement quant à la nature de l'espace de l'œuvre en interrogeant, à partir de la phonosémie mallarméenne, le plan et le volume comme écritures traversées par l'espace vocal.

Un coup de dés jamais n'abolira le hasard est l'invention d'une forme nouvelle réalisant dans l'espace du livre « cet emploi à nu de la pensée avec retraits, prolongements, fuites, où de son dessin même, résulte, pour qui veut lire à haute voix, une partition » (S. Mallarmé). Nous sommes dès l'abord dans l'espace vocal. Le texte va être contaminé par la dissémination des blancs, par ce « silence alentour », selon le mot de Mallarmé, pour désigner les marges qui enserrent les vers, silence qui va interpénétrer la totalité unifiante en une constellation signifiante.

Si le sens discursif est débordé par l'écriture mallarméenne c'est qu'elle joue d'un excès de signifiant qui ouvre l'espace. Il n'y a plus de frontière entre le mot et l'espace, l'absorption de l'espace dans le langage est mise en échec par l'écriture qui introduit irrémédiablement de l'indécidable selon ce hasard qu'aucune pensée, qu'aucun logos n'abolira. C'est dans cet espace « supplémentaire » que tout un jeu d'images superposées utilise les mots dans des fonctions inhabituelles où la phrase ne peut plus s'imposer comme ordre. Cet espace chez Mallarmé est celui de la constellation où la pensée est associée visuellement aux conditions de son énonciation. « Rien n'aura eu lieu que le lieu, excepté peut-être une constellation » cette façon créatrice de comprendre notre destinée où le mot situé entre d'autres mots selon un rapport d'affinité, ajoute ou retranche des significations. Derrida dira dans *La Dissémination* que « des signes nouveaux sont produits, étrangers à la langue ».

A partir de l'enregistrement de sa voix lors d'une lecture du poème, Sammy Engramer extrait l'image graphique des ondes sonores et fait glisser cette image de la voix actualisée sur le corps de l'écriture mallarméenne. Les 26 planches de l'exposition reprennent la mise en page de la publication posthume de 1914 dans la Nouvelle Revue Française en



Un coup de dés jamais n'abolira le hasard, Wave, couverture, impression numérique, 2009

respectant la diversité typographique et tout le jeu magistral des espacements et des blancs qui confèrent au texte de Mallarmé des niveaux de lecture différents. A cela s'ajoutent 18 sculptures, ondes ciselées dans du PVC issues du même dispositif d'extraction graphique à partir de l'enregistrement de verbes d'énonciation (« appeler », « bavarder », « causer »,...). L'onde devient un type d'écriture particulier où la voix se défait du corps et de la pure présence. L'objet est silencieux, l'écoute est visuelle et c'est selon le vœu de Nietzsche qu'il nous faudra « ouïr avec les yeux » la voix venue se loger dans

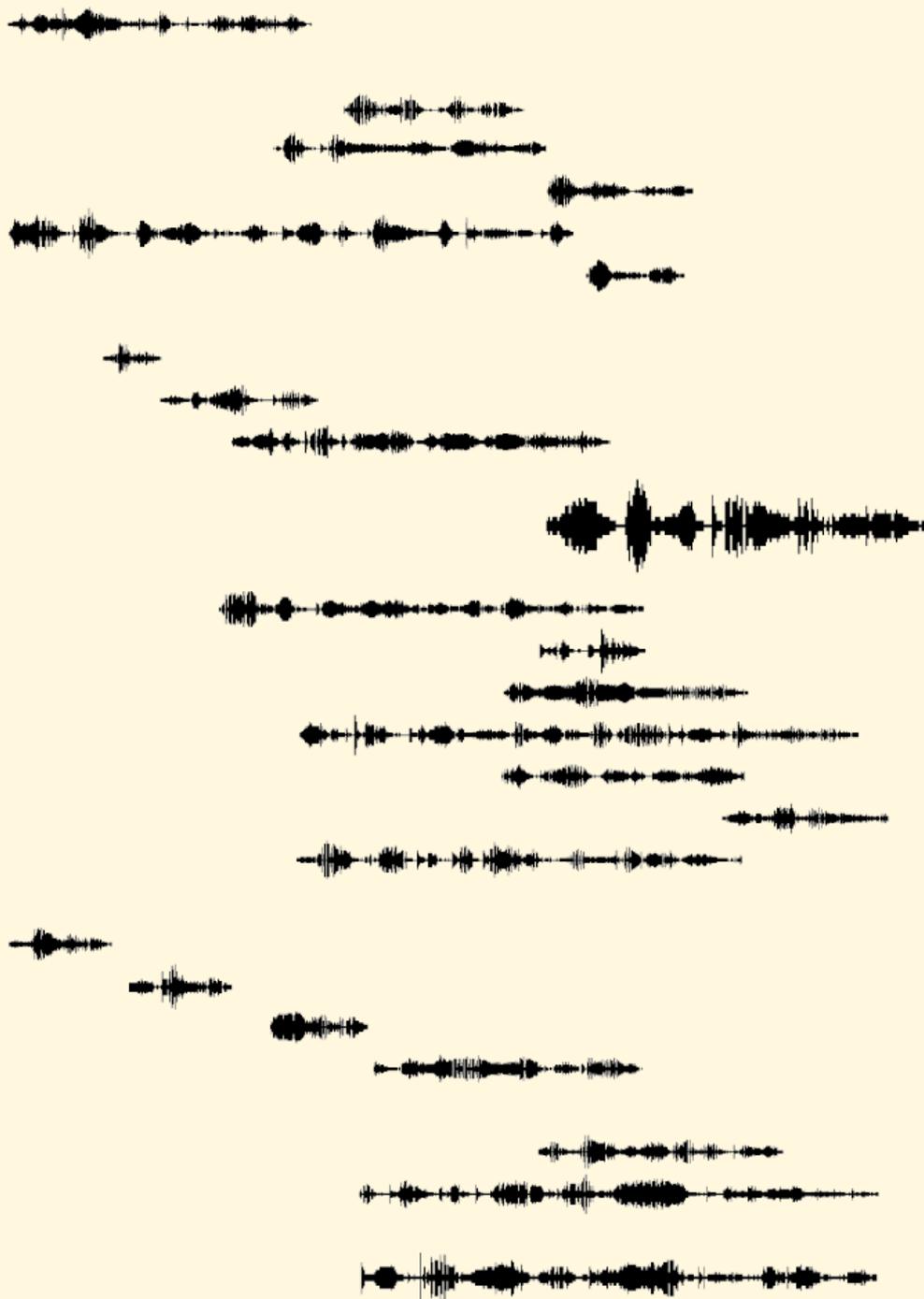


Onde (parler), PVC, 2009

la sensibilité du trait, dans l'encre elle-même, dans le chuchotement secret d'une *onde italique*, vers son amuïssement. L'image du mot prononcé recouvre le signifiant de l'écriture alphabétique, le texte est brouillé par la trace de son énonciation devenue imprononçable. L'insistance se fait, à la lettre, sur la forme de l'énonciation puisque la nature de l'énoncé demeurera dissimulé derrière ce qui fait image. C'est l'activité elle-même qui est la forme, et sa demeure est le « dit », mais aussitôt dit cela s'estompe pour ne plus apparaître que comme la trace qui vient métamorphoser l'écriture. Cette étrange conversion consistant à produire des images et des volumes à partir d'un rapport non phonologique à la voix place le spectateur au centre d'un orphisme singulièrement silencieux, où le regard seul est verbalisé.

La trace graphique de la voix est une oralité muette dans laquelle chaque mot pro-voqué, au sens étymologique d'appeler devant, d'appeler dehors, est visible hors langage. Ceci n'est pas une voix, bien sûr, ceci n'a pas la présence d'une voix puisque c'est l'image graphique d'un événement sonore, de la lecture enregistrée du mot même, le « ça a été » d'une prononciation. L'onde n'est pas une voix au sens où elle est imprononçable, elle disjoint l'espace du poème le rendant toujours déjà prononcé. Si cette trace fait image c'est que dans la trace elle-même la voix est à l'œuvre. *Il n'y a pas d'image sans voix pour la dire.*

L'œuvre de Sammy Engramer choisit de questionner le champ de l'écriture mallarméenne à partir de ce qui fait image, elle se déploie conjointement en dialogue avec l'œuvre de Marcel Broodthaers *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard, Image*, exposée en 1969 à Anvers. On pouvait voir lors de cette exposition une série de planches aluminium accrochée au mur, reproduisant la publication de 1914 dont le texte original était caviardé d'encre noire. Un exemplaire du livre publié de Broodthaers



Un coup de dés jamais n'abolira le hasard, Wave, planche, impression numérique, 2009

permettait par ailleurs d'en voir la mise en page. A cela enfin s'ajoutait la diffusion sonore d'un enregistrement de l'artiste lisant le poème. Broodthaers substitue le mot « Image » au mot « Poème » soulignant ainsi *littéralement* l'innovation « spatialiste » de Mallarmé et indiquant dans le même temps le devenir matériel de cet espace dans le champ des arts plastiques.

C'est en recouvrant le corps signifiant de l'écriture par les blocs signifiants de ce qui fait image que Marcel Broodthaers immobilise la fluctuation du jeu de la signification, envisageant l'œuvre simultanément comme espace et comme lieu d'une performance de l'absence. Broodthaers affirmera de Mallarmé qu'il ouvre l'espace contemporain de l'œuvre d'art et que cette ouverture, radicale et majeure, est une invention inconsciente, c'est-à-dire qu'elle est une ouverture où l'inconscient est à l'œuvre comme force productrice de l'espace, en ce sens que l'écriture appelle à son propre débordement, son altérité, pour reprendre la formule de Jacques Rancière « il est celui qui engendre l'espace à partir des mots ». Ainsi l'œuvre de Broodthaers donne à voir l'espace émancipé de son asservissement à la signification. Chez Broodthaers, le poème spatial de Mallarmé devient l'image plastique dans une opération singulière de suppression des jeux de la signification, les mots étant devenus illisibles et imprononçables.

Cette proposition fut à son tour le point de départ d'un travail récent puisque, donnant suite au livre de Broodthaers, Michalis Pichler publie à Berlin en 2008 *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard, Sculpture*, reproduisant le livre de l'artiste belge en découpant les bandes noires qui caviardaient le texte de Mallarmé. Pichler opère un changement de plan en passant de la surface au volume. Ce travail se poursuit en 2009 avec la transcription de son livre sur une partition pour piano mécanique qui fut jouée au PS1, donnant à entendre ce que Mallarmé lui-même concevait comme une partition polyphonique. L'œuvre de Pichler constitue un processus d'appropriation de la pièce de Broodthaers et c'est cette « reprise » qu'il appelle « greatest hit » à l'image des chansons populaires jouées et rejouées pour elles-mêmes - où les diverses interprétations viennent se surimprimer comme autant de variations thématiques en un double mouvement de maintien de l'origine et de son oubli.

La dernière œuvre de l'exposition de Sammy Engramer nous ramène en un puissant jeu de contraction au cœur du naufrage mallarméen. « Le Dé » est une animation diffusée en boucle sur un moniteur vidéo où le jeu consiste à traduire le mot HAZARD sous la forme du langage braille. Chacune des six lettres est distribuée sur une des six faces du dé. Le mot « hasard » qui provient de l'arabe oriental *azzhar* et qui désignait jusqu'au XIIe siècle le jeu de dés, est déplacé du résultat du jet de dés vers le geste du lancé lui-même. Cette contraction entre l'image et la langue renvoie à l'arbitraire du signe où il n'y a aucune nécessité qui puisse être garante du fait que le mot doive signifier telle chose. Ne suffit-il pas de répéter un mot un certain nombre de fois pour que l'évidence de sa signification s'évanouisse, laissant le sujet parlant dans un écart où seule la sonorité du mot résonne étrangement ? Chaque fois qu'on relance les dés, on relance ce hasard dans lequel, assumant la perte du sens dérobé, la voix devient féconde.

Jérôme Duvigneau



Le dé, animation Quick time, 2009

